Observations météorologiques. — *Paris, 22 janvier.* — La pression barométrique est de 764 à Nancy ; 755 à Biarritz. — Basses pressions à l'ouest et au sud-ouest de l'Europe; baisse sur toutes nos régions. — Temps probable : vent d'entre est et sud, ciel nuageux ou brumeux. — Température froide.

CHRONIQUE ÉLECTORALE

Une calomnie par jour

Emile de Girardin avait une idée par jour. Le *Petit Nord*, qui tend de plus en plus à devenir l'organe officiel de M. Macarez au détriment de l'*Echo*, lance une calomnie par jour.

C'est ce que l'on appelle une polémique loyale dans le monde opportuniste.

Mais il y a calomnies et calomnies ; les unes sont perfides ; les autres sont simplement ridicules ; c'est à ces dernières que le *Petit Nord* est obligé de recourir.

Hier, le journal radical prétendait que M. Fiévet, en achetant des graines de betteraves en Allemagne avait sacrifié les intérêts français. Nous lui avons prouvé que tous les marchands de grains et tous les fabricants agissent ainsi et que, ce faisant, ils se conduisent en bons Français, et cherchent à mettre notre culture nationale à même de lutter contre les producteurs étrangers.

Comme preuves à l'appui, nous citons plus loin quelques prospectus de marchands qui tous se fournissent en Allemagne et s'en vantent. L'un de ces prospectus, celui de M. Simon-Legrand, a été imprimé au *Petit Nord*. Ce journal pouvait-il l'ignorer ?

Aujourd'hui, nouvelle guitare ; en achetant ses graines en Allemagne, M. Fiévet veut introduire en France une maladie que M. G. Lhotte appelle pompeusement le « phylloxera betteravier. »

Le grand défaut des rédacteurs du *Petit Nord*, c'est de parler de tout sans rien connaître et nous ne pouvons nous empêcher de sourire de ces agriculteurs en chambre qui s'en viennent gratuitement insulter et calomnier les industriels les plus compétents et les cultivateurs les plus dévoués.

Qu'est-ce que ce soit disant phylloxera ? A un certain moment, les feuilles jaunissent et tombent, la racine est comme percée de mille trous imperceptibles; la plante est impropre à la fabrication.

Si cette maladie vient d'Allemagne, comment se fait-il que ce pays, dans la campagne 1884-85 ait produit quatre cent millions de kilogrammes de sucre en plus que dans la campagne 1883-84 ? Drôle de maladie que celle qui se manifeste par une prospérité sans cesse croissante.

Si cette maladie vient d'Allemagne, comment se fait-il qu'on l'ait constatée principalement dans les arrondissements de Douai et de Lille où l'on cultivait encore en général, l'année dernière, des graines d'origine française ?

Comment se fait-il que les départements de l'Aisne, de l'Oise et de Seine-et-Oise qui ont adopté les premiers les graines allemandes, aient eu au contraire des récoltes satisfaisantes ?

Comment se fait-il que les champs de M. Théophile Risbourg, membre du tribunal de commerce de Cambrai, alors qu'ils avaient été ensemencés avec des graines allemandes, aient porté une récolte de 45,000 kilos à l'hectare ayant une densité de 6° à 7°, et cela sans aucune trace de maladie, tandis que les vieilles graines françaises n'ont produit que des betteraves malades et 28,000 kilos à l'hectare avec une densité inférieure à 5°.

Que l'on ne dise pas que l'on a constaté quelques cas isolés de maladie en Saxe; cette maladie provient uniquement de la sécheresse et des mauvaises conditions climatériques. Et d'ailleurs M. Simon-Legrand, dans sa brochure imprimée au *Petit Nord*, avoue lui-même qu'il a plusieurs champs d'expériences dans cette même province de Saxe que l'on prétend contaminée.

M. Simon-Legrand, dont le *Petit Nord* ne récusera pas le témoignage, est un homme intelligent et un commerçant honnête, et il ne s'exposerait pas à perdre son honneur commercial en même temps que sa clientèle, en fourniissant à ses concitoyens des moyens défectueux d'ensemencement.

Que reste-t-il maintenant de cette accusation du *Petit Nord* ? Rien, pas plus que des accusations précédentes.

Et certes, si nous voulions adopter de pareils moyens de polémique, il nous serait facile d'élever contre M. Macarez des griefs autrement sérieux que ceux que l'on a tenté de produire contre M. Fiévet. Que dirait le *Petit Nord*, si nous parlions de ce blé anglais dit *blé mobilisé* qui fut vendu par son candidat dans des conditions légales, peut-être, mais en tous cas fort onéreuses pour les malheureux acheteurs ?

Que dirait le *Petit Nord* si nous parlions de certains actes de pression exercés sur des cabaretiers pour favoriser des intérêts aussi privés que peu intéressants ?

Que dirait le *Petit Nord* si nous nous arrêtions sur la manière dont M. Macarez exploite son moulin ?

Le *Petit Nord* nous répondrait que ces insinuations plus ou moins fondées n'ont aucun rapport avec le mandat que M. Macarez sollicite et qu'il est odieux d'employer contre un candidat de pareils procédés.

Le *Petit Nord* aurait raison ; mais à notre tour ne pouvons-nous pas nous indigner de le voir se conduire vis-à-vis de M. Fiévet comme nous ne voudrions pas nous conduire vis-à-vis de M. Macarez ? Les rédacteurs du journal radical savent parfaitement que dans toute la vie si profondément honorable de M. Fiévet, il n'y a rien, absolument rien à reprendre.

Hier, nous citions la circulaire que MM. E. Fiévet et fils adressaient aux cultivateurs et par laquelle ils s'engageaient à fournir des graines de betteraves riches en sucre et donnant du poids. On sait combien l'application de la loi nouvelle a été désastreuse pour le département du Nord. D'un côté, les cultivateurs n'ont obtenu que des prix avilis de leurs récoltes; de l'autre, les fabricants de sucre ont fait une campagne très mauvaise.

Il fallait donc remédier à cet état de choses et dans le plus bref délai. On sait qu'à l'heure actuelle un grand nombre d'usines en sont réduites à fermer et ne travailleront pas l'année prochaine. MM. Fiévet, afin de parer à ce résultat désastreux pour leurs ouvriers et pour eux, aussi bien que pour les cultivateurs du pays, avaient le devoir de rechercher à tout prix une betterave donnant tout à la fois un poids considérable à l'hectare et une densité suffisante en sucre.

En agissant ainsi, ils n'ont fait que se conformer aux conseils donnés par le comité central des fabricants de sucre.

Voici, en effet, ce que nous lisons dans une petite brochure publiée par ce comité et intitulée : *Production de la betterave riche.*

Le problème qui se pose est de remplacer la betterave à forme ronde et à peau lisse, comportant une densité moyenne de 5° et rendant à peine 5 à 6 0/0 en sucre raffiné, par une betterave titrant de 6 à 7° en densité et pouvant rendre 9 à 11 0/0 de sucre, comme celles d'Allemagne.

Il faut accepter cette condition, ou abandonner la culture d'une plante qui a été pendant longtemps la source des plus grands profits en agriculture, d'une plante que l'on ne saurait comment remplacer et qui peut encore assurer un avenir à ceux qui sauront comprendre les exigences de la situation nouvelle

Une pratique qui date de 15 ans et plus en Allemagne, des expériences répétées dans toutes les régions en France, établissent qu'il est possible de produire de la betterave riche partout, dans tous les sols de la région adonnée à cette culture, et qu'il n'y a plus d'essais à tenter, si d'écoles à faire à ce sujet. Il n'y a qu'à utiliser l'expérience acquise.

Et M. Fiévet n'a pas été le seul à se conformer à ces sages conseils. Tous les marchands de graines de betterave, tous les industriels et les plus intelligents ont agi de même. Nous avons sous les yeux un grand nombre de documents que nous pourrions citer ; nous devons nous borner à quelques extraits :

M. Carlier, marchand de graines de betteraves à Orchies, dans un de ses prospectus, écrit :

« **Depuis cinq ans déjà nous nous sommes préparés à cette évolution.** *Tirant d'Allemagne et de Russie les graines les plus riches*, **nous nous sommes attachés à les acclimater et à les améliorer.** »

M. A. Vieillard, 2, avenue de la Gare, à Cambrai, parle de la même manière :

« **Un de mes correspondants d'Allemagne m'informe qu'il est chargé de vendre la récolte de graines de betterave à sucre d'un producteur célèbre de Silésie, le baron Guillaume de Koppy et me demande d'être son dépositaire en France.**

» **Ces graines, me dit-il, sont très recherchées en Allemagne depuis plus de trente années, en considération de la richesse saccharine que possèdent ses racines.** »

Et M. Simon-Legrand, dont l'éloge n'est plus à faire et dont l'intelligente initiative est connue de tous, s'approvisionne également en Allemagne de graines qu'il s'efforce d'acclimater en France.

« **Outre, dit-il, quelques analyses de betteraves provenant de nos graines, nous vous donnons ci-après les résultats d'un champ d'expériences fait par les soins de M. le professeur docteur Maerker, dans la culture de la fabrique de sucre de Stobnitz, province de Saxe (Allemagne).** »

Et à la page suivante nous trouvons un tableau désignant les espèces et les rendements.

« CHAMP D'EXPÉRIENCES DES VARIÉTÉS DE BETTERAVES A SUCRE DE LA MAISON SIMON-LEGRAND CULTIVÉES A LA SUCRERIE DE STOBNITZ (ALLEMAGNE). »

Cette pièce est signée :

» Zuckerfabrick Stobnitz
le 27 novembre 1883.
»Par procuration R. Bach et Cie
» Signé : C. Kruger, Directeur ».

Ce qu'il y a de plus curieux dans ce document, c'est qu'il a été imprimé dans les ateliers du *Petit Nord*.

Certes, MM. Carlier, Vieillard, Simon-Legrand et une foule d'autres, en agissant ainsi, ne trahissent nullement les intérêts de la France. Ce sont des hommes intelligents qui cherchent à parer les conséquences désastreuses de la concurrence étrangère. M. Fiévet a fait comme eux, et comme il est en fort bonne compagnie, il se soucie médiocrement des attaques du *Petit Nord*.

Un portrait bien ressemblant

Un rédacteur du *Petit Nord*, qui prétend connaître M. Fiévet, fait en ces termes le portrait de l'honorable candidat :

« Plutôt petit que grand, plus dodu que maigre, cheveux ras et blancs. »

Or, M. Fiévet est très grand.

Or, M. Fiévet est maigre et élancé, mais nullement dodu.

Or, M. Fiévet ne porte pas les cheveux ras.

On peut juger par ce début de la ressemblance de tout le portrait. Il n'y a pas un mot de vrai dans tout cet article. C'est ainsi que l'auteur fait de M. Constant Fiévet le dernier des quatre frères Fiévet, tandis que M. Constant était le second et M. Edouard Fiévet le dernier.

Ces détails, sans doute, ont peu d'importance ; mais ils montrent à l'évidence que le rédacteur du *Petit Nord* a parlé de choses et d'hommes qu'il ne connaissait pas ; à ce titre, son élucubration n'a pas la moindre valeur et il ne nous convient pas de nous y arrêter plus longtemps.

Désarroi et mauvaise foi

On lit dans la *Gazette de Douai* :

« Jamais, et c'est une justice à rendre à l'*Echo du Nord*, nous n'avons vu combattre un adversaire avec plus de mauvaise foi. On éreinte sa circulaire sans en citer une seule ligne, on fulmine contre les discours de MM. Plichon et des Rotours sans faire connaître une seule des idées qu'ils ont exprimées ; on continue la campagne en rabachant que M. Macarez est tout et que M. Fiévet n'est rien.

» En voulez-vous un exemple. Un de nos confrères rappelle la part si grande que prit M. Fiévet à cette querelle qui dure encore entre les raffineurs libres et les fabricants de sucre : il cite une pétition qui fut signée par M. Fiévet au nom de tous les fabricants du pays et adressée en 1872 à l'Assemblée nationale. *L'Echo du Nord*, s'écrie d'un ton gouailleur que M. Fiévet a fait un rapport sur la raffinerie en 1834. Pourquoi pas au quinzième siècle pendant qu'on y est.

» **Ces moyens de polémique indiquent suffisamment le désarroi des amis de M. Macarez. Quand on en est réduit à des articles et à des fumisteries que récuserait le *Charivari*, on avoue indirectement que l'on se sent perdu.** Comparaison n'est pas raison, dit un vieux proverbe : injure n'est pas davantage argument et, devant une semblable attitude, le mieux est de lever les épaules et de laisser faire le bon sens des électeurs.

» Nous connaissons d'ailleurs parfaitement toutes les causes qui ont déterminé cette attaque d'épilepsie chez un journal d'habitude plus calme. M. Trystram, qui est littérateur à ses heures, déclarait qu'il fallait envoyer M. Macarez comme un obus qui ferait son trou dans les Chambres. La candidature de M. Fiévet, pour suivre cet ordre d'idées, ressemble assez à une bombe qui a éclaté au milieu des petites combinaisons d'aujourd'hui et qui a dispersé les petites convoitises de demain.

» En choisissant un candidat indépendant, les électeurs sénatoriaux ont témoigné de leur ferme volonté de n'obéir ni à la pression gouvernementale, ni aux injonctions d'une coterie. Il n'y a pas à se tromper sur le caractère de cette protestation, et le scrutin du 25 janvier le fera bien voir. »

Les républicains libertaires et la candidature Macarez

On lit dans l'*Echo de la Frontière*, de Valenciennes :

« **Nous avons assisté samedi à la réunion des délégués du canton Nord, convoqués par les soins de M. de Carpentier.**

» Plusieurs communes de ce canton, Anzin, Bruai, etc., étaient représentées.

» Devant l'attitude de M. Macarez qui refuse de développer son programme politique, devant le refus opiniâtre de ce dernier de comparaître devant ses électeurs, devant l'absence de tout blâme envers la politique si funeste de Ferry, les délégués à l'*unanimité* ont décidé qu'ils ne pouvaient s'engager à voter pour M. Macarez et qu'ils entendaient conserver leur entière liberté.

» A l'unanimité également, les délégués ont exprimé le vœu que le nom de M. Macarez, comme candidat, disparaisse du journal la *Réforme*.

» Plusieurs délégués ont critiqué sévèrement la conduite de M. Macarez en maintes circonstances, jamais nous ne voterons, ont-ils déclaré, pour un opportuniste, pour un homme que M. Louis Legrand a soutenu. Nous avons été *trahis par ce dernier*, nous ne voulons pas recommencer une nouvelle expérience avec son protégé.

» En somme, la grande majorité des délégués, pour ne pas dire la totalité, était fortement opposée à M. Macarez.

» Pauvre M. Macarez, abandonné par les républicains, lâché par leurs journaux, que lui restera-t-il.

» Il est vrai qu'il aura la ressource de faire croire, comme le font plusieurs de ses amis, qu'il est conservateur, voire même orléaniste.

» Nous félicitons les libertaires de la correction de leurs votes, il eut été étrange de voir les partisans de M. Giard voter pour un opportuniste après avoir combattu tous les jours leur programme. »

CHRONIQUE LOCALE

ROUBAIX

Cours de comptabilité. — La commission spéciale se réunira à la mairie, le vendredi 23 janvier, à deux heures du soir, à l'effet d'arrêter le programme, le jour et l'heure de l'examen pour l'emploi de professeurs de comptabilité.

Service vicinal. — Le tableau des portions de chemins de grande communication entretenues à l'état de viabilité au 1er janvier 1885, sera affiché dans la salle des Pas-Perdus de l'Hôtel-de-Ville, le 22 dudit mois de janvier.

Les réclamations des intéressés devront être présentées dans un délai de dix jours, à partir de la publication.

Une singulière trouvaille. — Jeudi, à cinq heures et demie du matin, M. Pierre Deryst, messager à Croix, a trouvé, rue de l'Epeule, un cheval bai qui se promenait sans paraître trop se soucier du froid. Cet animal a été mis en fourrière à l'auberge de *la Cloche*.

Les caves de quelques maisons de la rue de l'Alouette, ont été inondées, mercredi, par suite de la rupture d'un tuyau des eaux de la Lys. Le trottoir s'est affaissé sur une longueur de plusieurs mètres, et, dans les caves voisines, l'eau n'a pas tardé à atteindre une hauteur de 50 centimètres. Les employés du service des eaux, prévenus immédiatement par un agent de police, se sont efforcés de réparer le mal.

Accident. — Encore une chute grave causée par le verglas ! Un ouvrier du peignage Morel, Adolphe Blomme, a glissé dans la cour de cet établissement, et, en tombant s'est fracturé la jambe droite. M le docteur De Backer l'a fait transporter à l'Hôtel-Dieu.

Un voleur précoce. — Mercredi, dans l'après-midi, un agent était requis, par M. Verdière, marchand de charbon au quai de Dunkerque, pour conduire au poste un gamin de 14 ans, Camille Vamerneche. Celui-ci venait de voler 30 kilogr. de combustible, après avoir donné à l'employé chargé de la surveillance plusieurs coups de tête dans la poitrine. Un habitant du quartier, M. Poncel, l'arrêta aussitôt et le garda à vue, jusqu'à l'arrivée de la police.

Ce gamin a une réputation exécrable : il ne vit que de vols, et a déjà subi plusieurs condamnations pour ce motif. D'ailleurs, il semble chasser de race, car son frère aîné est enfermé dans une maison de correction jusqu'à sa majorité.

Pour un cabaretier, Louis Hoël en est un bien drôle ! Il est entré, mercredi soir, chez l'un de ses collègues, dont l'estaminet est situé rue Bernard. Là, il a absorbé pour un franc de petits verres et de chopes, la soif qui semblait le tourmenter a été assouvie, il s'est levé en déclarant qu'il ne paierait pas. La cabaretière, Mme Turpin, ne l'a pas entendu de cette oreille et a voulu aller chercher la police; alors Hoël s'est enfui en donnant un coup de pied à la pauvre femme et en brisant la serrure de la porte.

Quelques instants après, un agent, mis au courant de ces faits, arrêtait Hoël et le conduisait au commissariat du 3e arrondissement.

Gageons que Hoël n'admettrait pas cette façon d'agir de la part d'un de ses clients !

Chronique colombophile. — L'association colombophile le *Progrès*, établie chez M. César Béhague, rue de l'Alma, a, dans sa réunion du 17 janvier, renouvelé sa commission, pour l'année 1885, de la façon suivante : Président d'honneur, M. J. Olivier; président, M. César Béhague; vice-présidents, MM. L. Dubreucq et J. Ferret; secrétaires, MM. J. Craye et G. Piels; trésorier, M. Prosper China; commissaires, MM. Duhem, Benjamin Monnier, Alphonse Baert et Charles Delestienne.

C'est aujourd'hui la Saint-Vincent, date bien connue des vignerons En Bourgogne, on attache une grande importance à ce jour; on observe attentivement le temps, et on en tire des pronostics favorables ou défavorables pour la récolte.

S'il fait beau temps à la Saint Vincent, disent les Flamands, l'année sera abondante en vin.

Dans les pays vignobles, un dicton prétend le contraire :

S'il pleut le jour de Saint-Vincent,
Le vin monte dans le sarment,
Mais s'il gèle, il en descend.

Croix. — La garde-robe d'un marchand de poissons de cette commune a été dévalisée avant-hier par un jeune homme, Louis Jilisse, journalier, sans ouvrage. La police recherche le coupable, qui a jugé prudent de prendre la *poudre d'escampette*.

Suites de la guerre. — « Desvres (Pas-de-Calais), le 7 nov. 1884. Depuis la campagne de 1870, je souffrais de maux de reins et de douleurs brûlantes dans le dos ; depuis que je fais usage des Pilules Suisses de M. Hertzog, pharm., 28, rue de Grammont, à Paris, je me trouve beaucoup mieux, car, quand le mal me prend, quelques Pilules Suisses pendant 2 ou 3 jours le font aussitôt disparaître. C'est pourquoi je veux toujours en avoir sous la main ; veuillez m'en envoyer trois boîtes à 1 fr. 50 pour moi et mes amis et publiez ma lettre si vous le jugez utile.

» Emile GAGNEUX, *jardinier*. »

Ephémérides de la charité roubaisienne. — 15 janvier 1743. — Le magistrat nomme Charles Mullier économe de la maison des orphelins et invalides de Roubaix. L'économe devait régir seul l'intérieur de la maison, sous la surveillance des échevins, il recevait annuellement un certain traitement, était nourri et logé et rendait, chaque semaine, compte du travail des hôtes de la maison : ce travail, année moyenne, s'élevait à 2,100 livres. Cette somme, principalement affectée aux dépenses de la cuisine, au blanchissage du linge et à l'entretien des vêtements, étaient loin de suffire aux besoins de la maison. Il y était pourvu au moyen d'une somme plus ou moins considérable, suivant les besoins, et prélevée sur les octrois et sur la taille des faux-frais. Le régime intérieur était austère et la discipline sévère; chaque individu, habitant la maison, était obligé de se trouver au réfectoire et au travail à l'heure marquée; il recevait son nourriture des mains de l'économe, qui assistait aux repas et ne permettait à personne de quitter la table avant qu'ils ne fussent terminés. (Marissal, recherches pour servir à l'histoire de Roubaix p. 219.)

AVIS AUX ÉLECTEURS. — *On procède en ce moment à la révision des listes électorales.*

Que nos amis n'attendent pas à la dernière heure pour s'assurer s'ils sont inscrits, et que ceux qui ne le sont pas fassent les démarches nécessaires, car, cette année, l'inscription prend une importance exceptionnelle, puisque cette liste servira de base aux prochaines élections législatives.

Les électeurs doivent s'assurer avant le 4 février de LEUR INSCRIPTION *ou de leur* MAINTIEN *sur les listes électorales. Elles sont déposées à la Mairie, bureau du secrétariat.*

Ceux qui seraient absolument empêchés de faire cette démarche, peuvent envoyer leurs noms, prénoms, âge et domicile au bureau du « Journal de Roubaix. »

Nous nous chargerons de vérifier leur inscription et, en cas d'omission ou d'irrégularités, ils seront aussitôt avertis.

Prière à tous nos amis de communiquer et de rappeler cet avis aux électeurs de leur connaissance.

TOURCOING

Mouvement de la population de Tourcoing pendant l'année 1884 :

Naissances. — Enfants légitimes : garçons, 899; filles, 891.

Naturels reconnus : garçons, 8 ; filles, 7.

Non reconnus : garçons, 57; filles, 59. Total des naissances : 1,921.

17 naissances doubles ont produit 22 garçons et 12 filles.

Mariages. — Entre garçons et filles, 363 ; entre garçons et veuves, 15 ; entre veufs et filles, 18 ; entre veufs et veuves, 17. Total des mariages : 413.

Divorce. — Un prononcé au mois de novembre

Décès. — Garçons, 330; filles, 303 ; hommes mariés, 152 ; femmes mariées, 128 ; veufs, 83 ; veuves, 81. Total des décès, 1,107.

Enfants morts-nés non compris dans le nombre des naissances, 94. Total : 1,201.

Les naissances étant de 1,921, la différence au profit des naissances est donc de 720.

La prochaine vente publique de laines, blousses et déchets, est fixée au mercredi 11 février.

LILLE

La catastrophe de l'ascenseur. — L'affaire de la terrible catastrophe de l'ascenseur, qui a consterné toute la ville, le 1er juin 1884, viendra probablement samedi, 31 janvier, devant la 2e chambre correctionnelle. Le dossier est très volumineux; le coût des rapports des experts s'élève à 11,000 francs.

Nous savons que, quelques-unes des victimes attendent le jugement du tribunal correctionnel pour intenter une action en responsabilité civile.

Conseil de Préfecture. — Un procès en règlement de comptes entre le génie militaire et les entrepreneurs des travaux du fort du *Vert-Galant*, passera au mois de février, devant le conseil de préfecture.

Me Ricart, avocat du barreau de Paris, conseil du génie militaire, viendra soutenir le procès.

Conseil de Prud'hommes de Lille. — *Elections complémentaires.* — Les patrons appartenant aux première, deuxième et troisième catégories du Conseil de Prud'hommes de Lille, sont convoqués au lundi 2 février 1885, de neuf heures du matin à midi, à la Mairie de Lille, à l'effet d'élire, par des scrutins distincts, 1° les patrons de la 1re catégorie, 3 membres ; 2° ceux de la 2e catégorie, 4 membres ; 3° ceux de la 3e catégorie, 1 membre.

Chambre de commerce de Lille. — Dans la séance du 16 janvier courant, la chambre de commerce a procédé à l'installation de ses membres, ainsi qu'à l'élection de son bureau, qui se trouve composé comme suit :

MM. Emile Delesalle, président; Jules Decroix, vice-président; Anatole Descamps, trésorier; Henry Tournier, secrétaire.

Funérailles. — Les funérailles de M. Sauvage, architecte, ont eu lieu mardi 20 janvier : une foule nombreuse suivait le cercueil entièrement couvert de fleurs et de couronnes offertes par ses nombreux amis.

Nous avons remarqué dans l'assemblée, M. le maire de Lille, des magistrats, des avocats, des fonctionnaires de l'instruction publique, des ingénieurs, les membres de la commission des bâtiments civils et des écoles académiques, etc., etc

La Société des architectes du Nord de la France, groupée toute entière à la suite de la famille, était venue rendre un dernier hommage à son sympathique et regretté président ; la Société centrale des architectes s'était fait représenter par M. Ch. Lucas, architecte de Paris.

Aucun discours n'a été prononcé sur la tombe de notre honorable concitoyen, sa famille en ayant exprimé le désir, en raison de la modestie bien connue de M. Sauvage.

Une revendication. — Les microbes, ces êtres malfaisants qui, suivant les idées lancées par M. Pasteur, étaient les propagateurs des maladies épidémiques : choléra, typhus, fièvre jaune, etc., viennent d'être réhabilités. Une communication faite à l'Académie des sciences par MM. Duclaux et Pasteur démontre que les microbes jouent un rôle très important dans les fonctions de la vie et de la végétation.

Nous trouvons aujourd'hui dans le *Temps* le compte-rendu de la séance du 19 janvier à l'Académie des sciences ; nous en détachons le passage suivant qui vise M. Béchamp, le savant doyen de la Faculté catholique de médecine :

Les microbes bienfaisants, ceux sans lesquels il n'y aurait point de végétation possible, ceux qui font vivre et dont il était question dans un travail de physiologie expérimentale de M. Duclaux, présenté récemment à l'Académie par M. Pasteur, viennent de donner lieu à une revendication de priorité. M. Béchamp rappelle que, depuis de longues années, il a démontré qu'il existait dans le sol des microzimas (dits autrement microbes) qui se comportaient à la manière des ferments et qui concourraient à la végétation.

NORD

Fresnes. — *Triple empoisonnement.* — Mardi matin, vers dix heures, le sieur Sénéaux, barbier, se présentait rue du Four, à Fresnes, au domicile du sieur Lemaire, pour le raser comme il en avait l'habitude. Ayant frappé à la porte à plusieurs reprises et ne recevant aucune réponse de l'intérieur de la maison, Sénéaux crut bien faire d'aviser le neveu du sieur Lemaire, du fait qu'il venait de constater et qui lui semblait anormal

M. Legentil, le neveu, après avoir requis l'assistance de M. Guiot, adjoint au maire, fit ouvrir la porte et on trouva alors, dans une chambre du rez-de-chaussée, le sieur Lemaire, sa femme et sa fille étendus sur le sol et ne donnant plus signe de vie. La femme Lemaire était déjà morte, le père, dont l'état est presque désespéré, a reçu les soins immédiats d'un médecin. Quant à la jeune fille elle est hors de danger, mais on n'en peut tirer aucun renseignement, elle est comme hébétée. On suppose, d'après des papiers trouvés sur une table, que ces personnes, faibles d'esprit, se sont empoisonnées. Une enquête est ouverte.

Cambrai. — *Incendie de la fabrique du Cauroir.* — Un incendie a détruit, dans la nuit de mardi à mercredi, la fabrique de sucre de Cauroir. De cet important établissement, il ne reste que des ruines fumantes et un amas informe de décombres. Le feu a dû prendre naissance dans le magasin des « emplies », dont les cuves sont chauffées par un puissant calorifère. Il était onze heures et demie lorsque les flammes, s'échappant à travers les fenêtres dont elles avaient brisé les vitres, jetèrent l'alarme dans l'établissement.

En un clin d'œil, tout le monde fut sur pied, les habitants de quelques maisons voisines de la fabrique accoururent et prêtèrent assistance au personnel de l'usine.

Par une fatalité inouïe, le brouillard était tellement intense que l'incendie n'a pas été aperçu, même de Cauroir, dont la fabrique est distante d'environ d'environ deux kilomètres, et que la cloche d'alarme, sonnée pendant trois heures dans la fabrique, n'a pas été entendue du village; pour comble de malheur, le fil télégraphique qui relie la fabrique à Cambrai a été brûlé au moment même où le comptable de l'usine transmettait à Cambrai un télégramme pour demander du secours, et les tuyaux de la pompe à incendie étaient enfermés dans le magasin en feu.

A trois heures du matin, les ouvriers ainsi réduits à leurs seules forces, avaient réussi à faire la part du feu et à préserver l'atelier des appareils.

Le magasin des turbines et des « emplies », le magasin au sucre, les bacs à mélasse, le bureau et les livres de la régie, tout est brûlé.

Les pertes sont énormes et on ne saurait les évaluer, même approximativement.

Trois mille hectolitres de sirop de mélasse sont consumés.

Loos. — Mercredi, à trois heures du matin, un commencement d'incendie s'est déclaré à l'usine de produits chimiques de Loos. Grâce aux mesures énergiques prises par le directeur de l'usine, qui ne disposait à cette heure matinale que d'un personnel fort restreint, le feu a pu cependant être circonscrit dans la portion du bâtiment où il avait pris naissance.

Tout se borne à des pertes matérielles complètement couvertes par plusieurs compagnies d'assurance.

Douai. — *Soldat malgré lui.* — On écrit de Belgique au *Figaro* :

« Mercredi dernier, je vous signalais le cas tout particulier d'un jeune homme, qui se trouvait réclamé pour le service militaire à la fois en France et en Belgique.

» Une note, émanant des bureaux du ministère de la guerre, précise comme suit sa situation:

»Il est vrai que le jeune Quersin a opté pour la nationalité belge en juin 1884, mais, quand il voulut tirer au sort et verser la somme de 200 francs fixée pour lui permettre éventuellement de se faire remplacer, cette somme lui a été restituée avant son option, parce que, en sa qualité d'étranger, il avait été rayé des listes de tirage au sort. Pour l'administration belge, M. Quersin ne peut pas être astreint au service en Belgique.

» Mais, en juillet 1884, M. Quersin a déclaré au bourgmestre de Bruxelles qu'il optait pour la nationalité belge. Cet acte a été notifié au ministre de la guerre de France. M. Casimir Périer, sous-secrétaire d'Etat, y a répondu par une fin de non-recevoir, et le 1er décembre de l'année dernière, le jeune militaire malgré lui recevait l'ordre de rejoindre le 15e régiment d'artillerie à Douai, où il est encore soldat français quoique citoyen belge.

»Il est regrettable en attendant que le cas de ce jeune homme se régularise, qu'une convention réglant le recrutement militaire dans les deux pays ne soit pas encore intervenue, comme celle qui a été conclue entre la France et la Suisse, en 1879. »

Dunkerque. — Le *Nord*. — On écrit du Havre que le vapeur *Nord* est entré en forme sèche où il a été visité.

On a constaté que sa quille avait été faussée par suite de son échouement près de Fécamp, et que son étambot est brisé.

La grande quantité d'eau introduite dans le navire nécessitera, en outre, un nettoyage complet de la machine. Comme petit détail, le coffre à médicament est à renouveler entièrement.

On ne sait encore si le *Nord* va effectuer ses réparations complètes dans la forme sèche du Havre.

— *Nécrologie.* — M. l'abbé Arthur-Alphonse Buschaert, professeur de sixième au Collège Notre-Dame-des-Dunes, est mort mardi, à 6 heures du matin.

PAS-DE-CALAIS

Lumbres. — *Tentative d'assassinat.* — Le canton de Lumbres, vient d'être mis en émoi par un vol de nuit suivi de tentative d'assassinat.

La veuve Dufay, soixante-huit ans, cabaretière et buraliste, habite seule une maison située au centre du village de Lédinghem, près de l'église ; dans la nuit de lundi dernier, elle fut tout à coup réveillée par un bruit de carreaux brisés ; elle voulut se lever, mais au même moment un individu de petite taille se précipita sur elle, la maintint en la saisissant violemment à la gorge et essaya de l'étrangler.

La malheureuse s'évanouit et ne revint à elle qu'à l'aube, elle rassembla ses forces et appela au secours ; on put alors constater que les tiroirs du comptoir avaient été forcés et qu'une somme assez importante avait été enlevée, ainsi que quelques paquets de tabac qui se trouvaient dans la chambre même de la veuve Dufay.

Un sieur Biesque, 25 ans, journalier à Lédinghem, sur lequel pèsent de graves charges, a été mis en état d'arrestation et conduit à la maison d'arrêt de Saint-Omer.

Boulogne. — *Abordage.* — De graves accidents ont failli se produire lundi soir dans le port: Vers huit heures, à marée basse, au moment où les écluses de chasse venaient de s'ouvrir, la violence du courant, heurtant par l'arrière le bateau de Folkestone, l'*Albert-Victor*, fit rompre ses amarres.

Simplement retenu par son avant, le paquebot, qui, naturellement, n'était plus sous vapeur, obéit à l'impulsion du courant, fit une demi-révolution au milieu du port, et vint aborder le paquebot de Londres, amarré du côté opposé.

La violence du choc fut telle que le gouvernail du navire abordeur fut brisé. Les avaries reçues par le bateau de Londres sont, heureusement, peu importantes.

L'*Albert-Victor*, après une réparation sommaire, a pu prendre la mer ce matin à onze heures; mais on n'a pas cru prudent de lui confier son service ordinaire de passagers.

Les voyageurs venus de Paris à deux heures par le train de marée sont montés à bord du *Mary-Beatrice*, qui arrivait de Folkestone, et qui est reparti immédiatement pour l'Angleterre, aussitôt ses passagers débarqués. Ce regrettable accident n'a produit aucun retard dans le service.

Desvres. — Aujourd'hui encore, on signale de plusieurs côtés des décès causés par le froid. L'un de ces accidents est survenu à Longfossé, canton de Desvres. Un terrassier nommé Pierre Bally, âgé de vingt ans, que l'on avait rencontré, la veille, en état d'ivresse manifeste, a été trouvé mort le 18 janvier, dans un champ voisin de la route, au lieu dit Le Beuloy.

On a pu suivre ses traces dans la neige et constater qu'il était tombé trois fois. A la fin, à bout de forces et ne pouvant plus se tenir debout, il s'était traîné sur les mains et les genoux.

Ce malheureux était coutumier des excès de boisson.

Etat-civil de Roubaix. — DÉCLARATIONS DE NAISSANCES du 21 janvier. — Jean Deusscher, rue de la Guinguette, cour Thibaut, 4. — Georges Delepaut, rue d'Alma, fort Fresnes, 29 — Gustave Penoy, rue des Longues-Haies, 134. — Charles Denollet, rue des Longues-Haies, cour Lambert, 10. — Clémence Lepoutre, rue Desaix, 20. — Berthe Larivière, rue des Fossés, fort Desprez, 38. — Carlos Vandeputte, rue des Anges, 48.

FEUILLETON DU 23 JANVIER — (N° 46.)

LA PEAU DU MORT

XXII

SUITE.

Gaston, au fond, n'avait pas cessé d'adorer sa cousine. A la pensée que Montussan pouvait l'aimer aussi, à l'idée que sa retraite laissait la place libre et que Geneviève consentirait par lassitude ou par reconnaissance à épouser celui qu'il avait là devant lui, Gaston, dis-je, fut pris d'un terrible accès de jalousie dont pourtant il ne laissa rien paraître.

— Si je croyais cela ! murmura-t-il.

Il était réellement épris, le malheureux, et il n'y avait pas assez longtemps qu'il avait eu le bonheur d'être agréé pour que son ivresse se fût entièrement dissipée.

Mais, d'autre part, les considérations auxquelles il avait obéi se dressaient toujours devant lui, puissantes et redoutées.

— Avez-vous lu le *Cid* ? lui demanda tout à coup Montussan qui, par un singulier phénomène, semblait endiablé à le ramener vers Geneviève.

— Rodrigue n'avait pas assassiné le comte, répondit Gaston.

— Adieu ! dit Lucien en lui tournant le dos.

— Où allez-vous ?

— Que vous importe ? nous ne nous connaissons plus, n'est-ce pas ?

Gaston fit trois ou quatre pas en courant, et vint se placer devant Lucien.

— Ecoutez, lui dit-il, je souffre beaucoup.

— Dans ce cas vous savez habilement dissimuler votre douleur.

— Vous venez de me tenir un langage qui m'a bouleversé.

— Ah ! et vous ne courez pas chez votre cousine ?

— Non.

— Allez au diable et moi aussi ! s'écria le bohème au comble de la colère.

— Attendez ! un seul mot : vous aimez aussi Geneviève.

— Moi ! s'écria Montussan, qui n'avait jamais supposé qu'une pareille question aurait pu lui être faite par Gaston. Moi !

— Oui, vous ! qu'y aurait-il d'étonnant à cela ?

Montussan, qui avait eu le temps de se remettre, partit d'un éclat de rire tellement sonore qu'il dépassa le but. Gaston resta de plus en plus convaincu qu'il avait deviné la vérité.

Tout ce que n'avaient pu faire les raisonnements et les adjurations de Lucien, la jalousie le fit en un clin d'œil.

Gaston oublia tout, son père mort, et de quelle façon ; le monde et ses conventions, les résolutions qu'il avait prises ; il se dit que Geneviève pouvait être à un autre, à un autre quel qu'il fût et il frémit de la tête aux pieds.

Par un sentiment très égoïste, mais qui est malheureusement bien naturel, il aurait voulu que Geneviève, si elle n'était pas à lui, ne fût jamais à un autre, mais du moment que l'autre était là devant ses yeux et qu'il était capable de ne tenir compte d'aucun des empêchements qui le retenaient, lui Gaston, il se révoltait et ne voulait plus céder.

Sans dire un mot, il adressa un salut silencieux au bohème et s'éloigna précipitamment.

Dix minutes après, il sonnait chez Laurence.

— Gaston ! c'est vous ! vous ! s'écria Geneviève en le voyant paraître